

SAVONAROLE

par Carl Grimberg

« Histoire universelle – La Renaissance en Italie », Editions Marabout, Belgique, 1964

Laurent [de Médicis] n'avait pas appelé que ses amis intimes à son chevet. Il reçut également un de ses ennemis les plus acharnés : Jérôme Savonarole, célèbre dans l'histoire par la sévérité de sa morale et son zèle réformateur. La tradition a beaucoup brodé sur la rencontre de ces deux personnalités si différentes. Elle veut par exemple que Savonarole ait exigé du moribond la restitution de tous ses biens mal acquis et la liberté de Florence. Laurent se taisant, Savonarole se serait éloigné sans recevoir sa confession.

Ceci est pure légende. Laurent demanda la bénédiction de Savonarole avec tact et amitié; elle lui fut accordée de façon tout aussi amicale.

Mais si la chambre mortuaire de Laurent ne vit pas le conflit décrit par la tradition, la rencontre entre le Magnifique et son adversaire n'en fut pas moins dramatique. Savonarole remplit ses devoirs de prêtre, fit preuve de charité chrétienne, mais partit convaincu que les idéaux de l'humanisme défendus par Laurent descendraient avec lui dans la tombe.

Savonarole naquit à Ferrare en 1452. Son père lui fit d'abord étudier la philosophie. Le jeune homme fit connaissance avec Platon et n'en conçut pas le moindre enthousiasme. Aristote l'attira plus. Mais le philosophe qui lui fit la plus profonde impression fut Thomas d'Aquin. La doctrine du grand scolastique eut un effet décisif dans l'évolution de Savonarole.

Lorsque Jérôme eut passé normalement son examen de maître en philosophie, il entreprit l'étude de la médecine pour obéir à la tradition familiale. Dès son enfance, il s'était montré très porté vers la religion; jeune étudiant, il jeta ses regards sur le monde et fut effrayé par la corruption qui l'entourait. A la cour de Ferrare où régnait la célèbre famille d'Este, les mœurs étaient tombées bien bas. Le grand-père du souverain régnant, Ercole, s'était livré aux pires dérèglements; on lui attribuait huit cents maîtresses. Le caractère de Savonarole fut très influencé par une douloureuse expérience personnelle. Il était tombé amoureux d'une jeune fille appartenant à la grande famille florentine des Strozzi. Il risqua de lui demander sa main, mais la jeune personne lui répondit avec hauteur : "Comment peux-tu croire qu'une Strozzi va épouser un Savonarole? "

Cette mésaventure a certainement augmenté le dégoût que Savonarole éprouvait déjà à la vue du monde. Il décida d'interrompre ses études de médecine pour entrer au couvent. En 1475, Savonarole partit pour Bologne où il fut admis dans l'ordre des Dominicains.

Au couvent, il mit tant d'ardeur dans l'étude de la théologie qu'il attira bientôt l'attention de ses supérieurs. On l'envoya à l'université de Ferrare en 1479 pour y perfectionner son éducation scientifique. Deux ans plus tard, il fut transféré à Florence, au couvent Saint-Marc.

A Florence, Savonarole fut nommé "lecteur" du célèbre couvent. Ses fonctions consistaient à expliquer l'Écriture aux moines et aux laïcs intéressés.

Dans ses sermons, le jeune Dominicain ne cessait de répéter que l'Église devait être purifiée, renouée le plus tôt possible.

Peut-être le régime alors en place à Florence ne pouvait-il apprécier de tels prêches. Il est possible aussi que Laurent de Médicis ne désirait pas voir le peuple dirigé vers une voie qui n'était pas la sienne. Quelle qu'en fût la raison – le jeune réformateur de Saint-Marc apprit un jour qu'il était déplacé à Ferrare et devait quitter Florence immédiatement.

Savonarole fut bien forcé d'obéir, mais trois ans plus tard, il s'installait à nouveau à Saint-Marc. Il n'est pas impossible que Pic de La Mirandole ait plaidé sa cause. Cette fois, Savonarole était revenu définitivement. En 1491, il devint prieur de Saint-Marc et commença la même année ses sermons à la cathédrale de Florence, où le nombre toujours croissant de ses auditeurs

témoigna bien vite de son influence. Il fustigeait impitoyablement l'impiété des Florentins, condamnait avec passion la philosophie qui avait marqué les dernières décennies, la philosophie de l'humanisme et de la joie de vivre. Ses accusations pleuvaient dru sur les autorités de la ville qui prônaient cette corruption du monde et sur les prêtres qui ne faisaient rien pour s'y opposer.

Savonarole devenait chaque jour un peu plus téméraire. Il brûlait d'espoir à l'idée d'une renaissance de la sainte Église de Dieu. Et pourtant, il serait injuste de ranger Savonarole parmi les précurseurs de la Réforme. Il n'avait nullement l'intention de s'en prendre à la doctrine même de l'Église. Sa doctrine théologique s'appuyait sur les écrits de Thomas d'Aquin. Savonarole n'attaquait pas le pouvoir temporel du pape, mais la forme un peu trop séculière que ce pouvoir avait prise à son époque.

Savonarole était intimement convaincu que Dieu lui ordonnait d'ouvrir la voie à une réforme de l'Église. Il se croyait doté de pouvoirs extraordinaires, notamment la capacité de lire dans l'avenir. En fait, Savonarole était plus prophète que réformateur. Il prédisait des événements remarquables. Un puissant souverain, un nouveau Cyrus, descendrait des Alpes pour piller et punir l'Italie. Ensuite, Florence aurait un nouveau gouvernement. Rien n'établit l'influence de Savonarole comme la réalisation de cette prophétie. Car la prédiction devint réalité en 1494, une année particulièrement importante dans l'histoire de l'Italie et de l'Europe entière.

Complications politiques en Italie

A Florence, après la mort de Laurent de Médicis en 1492, son fils Pierre le Jeune avait repris le gouvernement de la cité. Plus qu'à son père, Pierre ressemblait à sa mère, la fière aristocrate Clarisse Orsini. On ne trouve chez lui aucune trace de cette simplicité caractéristique des premiers Médicis. Pierre était orgueilleux, plein de morgue. Il avait le génie de se faire des ennemis. Il fut bientôt évident que Pierre ne jouerait jamais un premier rôle, ni comme banquier ni comme politicien. Les premiers Médicis avaient basé leur politique étrangère sur deux principes: Florence devait préserver à tout prix l'alliance avec Milan et l'amitié avec la France. Pendant ses dernières années, Laurent n'avait pas observé ces règles avec toute la fermeté voulue. L'alliance avec le roi Ferdinand de Naples avait fait du tort aux bonnes relations avec Milan, car de sérieuses dissensions séparaient Milan et Naples. A la longue, il devint impossible de maintenir l'alliance avec chacune de ces deux villes.

A Milan, Francesco Sforza était mort en 1466 laissant la place à son fils Galéas-Marie Sforza; le nouveau duc mettait son point d'honneur à faire de sa cour la plus brillante d'Europe. Il tenait de sa mère cette tendance à la débilité mentale propre aux Visconti. Chez Galéas, cette tare s'exprima par une cruauté réellement pathologique. Il fut assassiné en 1476 et son fils mineur, Jean-Galéas fut proclamé duc de Milan. Mais le pouvoir véritable passa aux mains de Ludovic le More, frère du souverain assassiné.

Dès son plus jeune âge, Jean-Galéas mena une existence dissipée. Il buvait sans mesure, ses dérèglements sexuels étaient tels qu'ils parvenaient à choquer ses contemporains, pourtant peu enclins à la prudence. Mais Ludovic encourageait son neveu à se vautrer dans la luxure, car son propre pouvoir en était d'autant plus fort.

Ludovic régna sur Milan pendant des années, dans le plus parfait mépris des droits de son neveu. Avec sa femme, la joyeuse et hautaine Béatrice d'Este, il menait à sa cour un train splendide.

Mais Ludovic allait apprendre que rien n'est sûr en ce monde. Jean-Galéas épousa Isabelle d'Aragon, une petite-fille du roi Ferdinand de Naples; cette jeune femme, énergique et intelligente, ne put supporter longtemps les humiliations dont Ludovic les abreuvait, elle et son peu héroïque mari. Elle alla se plaindre auprès de son père, fils et héritier de Ferdinand-Alphonse et trouva un protecteur. Il fit comprendre à Ludovic qu'il était grand temps de quitter

la scène et de rendre le pouvoir à son légitime possesseur. Lorsque ces avertissements se furent révélés sans effet, Alphonse rassembla ses troupes, prêt à marcher sur Milan. Dans cette déplaisante situation, Ludovic le More sollicita l'appui du roi de France.

En France régnait à cette époque le fils de Louis XI, Charles VIII. D'après un chroniqueur, ce souverain ressemblait plus à un monstre qu'à un homme.

Charles était un romantique, un rêveur. Dans sa jeunesse, il avait écouté, bouche bée, la belle rhétorique ampoulée qu'on lui avait servie sur le rôle historique des rois de France, protecteurs attirés du pape et de la chrétienté.

Ces théories naïves devaient se réaliser en Italie. La maison d'Anjou avait autrefois régné à Naples, mais elle avait dû céder la place à la dynastie d'Aragon vers le milieu du XV^e siècle, non sans avoir transmis ses droits à la couronne de France. Charles VIII résolut de faire valoir ces droits et se sentit appelé à de grandes choses. Lorsqu'il aurait soumis Naples l'ensoleillée, il se mettrait à la tête d'une croisade et chasserait les Turcs de l'Europe.

Les armées de Charles VIII s'ébranlèrent en 1494. Nulle part, elles ne rencontrèrent de véritable résistance. Milan fit à Charles un accueil somptueux : les fêtes se succédèrent sans interruption.

Après cet agréable séjour, le roi poussa vers Florence.

L'annonce de son approche plongea les habitants dans la consternation. Pierre de Médicis ne savait à quel saint se vouer. Lorsque les Florentins s'aperçurent qu'il ne pourrait contenir les envahisseurs français, leur attitude devint si menaçante que Pierre quitta précipitamment cette ville où ses aïeux avaient régné pendant des dizaines d'années. La populace pilla son splendide palais.

Le prestige de Savonarole s'était accru au fur et à mesure que déclinait celui de Pierre. Le moine ne s'était-il pas avéré un véritable prophète du Seigneur? Dans le désarroi général, le pouvoir revint à Savonarole, l'envoyé de Dieu. Il prit sur lui de négocier avec Charles et emmena une délégation hors des murs pour lui souhaiter la bienvenue.

Le 17 novembre 1494, le roi de France faisait son entrée à Florence. Marsile Ficin, grand humaniste et directeur de l'Académie platonicienne, prononça un discours en son honneur.

Charles ne resta pas longtemps à Florence. Il poursuivit sa route vers le sud, là où l'appelaient ses projets grandioses. Et Florence connut un changement de régime à cette époque, exactement comme l'avait prédit Savonarole. On détruisit l'appareil politique créé par les Médicis. Le gouvernement redevint théoriquement démocratique, mais en fait le prieur de Saint-Marc affirma sa dictature sur la ville.

Ainsi commença une période de réformes. Savonarole rêvait de transformer Florence en une cité de Dieu, une nouvelle Nazareth d'où le renouveau religieux s'étendrait aux autres régions de l'Italie et de l'Italie à l'Europe.

Le réformateur agit énergiquement contre la corruption des mœurs et la légèreté de ses contemporains; il ne reculait pas devant les mesures extrêmes. Florence abritait des troupes d'enfants abandonnés qui passaient leur vie à vagabonder dans les rues. Savonarole eut l'idée de les prendre à son service. Ils deviendraient ainsi l'avant-garde de son mouvement, une sorte de police enfantine.

Le plan réussit au-delà de toute espérance. Un "réveil" religieux parcourut la jeunesse abandonnée; les enfants accouraient nombreux pour entrer au service du Christ. Dès qu'ils avaient prononcé leur serment, ils étaient envoyés dans la ville pour y commencer leur œuvre. A cette époque, l'extase religieuse et le fanatisme triomphaient donc à Florence, tandis que, hors de Florence, se déroulaient d'importants événements. Charles VIII était entré dans Rome sans rencontrer la moindre opposition.

Puis, les troupes françaises se mirent en route vers Naples. Le roi Alphonse perdit la tête comme avant lui Pierre de Médicis et le pape. Il abandonna son trône et se réfugia dans un

cloître où il mourut quelque temps plus tard. Dans la confusion générale, Naples se rendit en février 1495. Charles avait pu traverser toute l'Italie sans livrer une seule véritable bataille. L'angoisse au cœur, les gens constataient que Jules César lui-même n'avait pas remporté pareilles victoires en aussi peu de temps.

L'inquiétude des Italiens devant les succès de Charles VIII était partagée par l'empereur Maximilien 1er ainsi que par le roi et la reine d'Espagne, Ferdinand et Isabelle. Tous comprenaient qu'il fallait faire quelque chose pour contenir l'avance triomphale des Français en Italie. En 1495, l'Espagne, l'empereur et plusieurs villes italiennes se réunirent au sein d'une coalition qui parvint à chasser Charles VIII d'Italie. Le roi de France perdit tout ce qu'il y avait conquis.

Mais ces événements n'allèrent pas sans conséquences. Un seul Etat italien, mais l'un des plus importants, avait catégoriquement refusé de rejoindre la ligue dressée contre Charles. Car pour le réformateur florentin, Charles VIII était un saint homme. Il proclamait en chaire, dans des sermons pathétiques, que le monde entier ne pouvait rien contre Charles, l' élu de Dieu.

Lorsque le pape Alexandre VI entendit cela, il comprit à quel point Savonarole devenait dangereux. Il prit une première mesure et interdit au moine de prêcher. Puis, il le convoqua à Rome afin qu'il y rende des comptes sur sa prédication.

Savonarole n'obéit pas au pape. Il ne parut pas à Rome. Au contraire, il défiait ouvertement les plus hauts dignitaires ecclésiastiques, se montrait chaque jour plus hostile envers l'Eglise, plus acharné à la combattre. Les troupes d'enfants reçurent l'ordre de perquisitionner les maisons, d'y confisquer tous les objets choquants, nuisibles à la morale. Leur mission accomplie, les enfants amenaient, en une procession solennelle, leur butin sur la place de l'hôtel de ville. Ils y entassaient les miroirs, les boîtes à poudre et à maquillage, les cartes à jouer, les dés, les peintures de valeur artistique très inégale, les livres de Pétrarque, de Boccace et d'autres écrivains moins renommés. De tous ces objets, on faisait un énorme bûcher auquel on mettait le feu sous les acclamations de la foule. Les marchands florentins portèrent la réputation de Savonarole dans l'Europe entière. On parlait de lui sur les marchés de Lyon, Bruxelles et Londres. Le sultan de Constantinople lui-même s'intéressait au prieur de Saint-Marc. Il demanda au consul de Florence des renseignements plus précis sur le terrible moine.

L'Italie de ce temps vivait dans l'angoisse et le désespoir. Les gens croyaient la fin du monde très proche, pensée paralysante s'il en est. La terrible épidémie de syphilis qui éclata dans l'armée de Charles VIII, sous les murs de Naples, n'a pas peu contribué à répandre cette crainte. Pour autant que l'on sache, c'était la première fois que cette maladie faisait son apparition en Europe. Elle est très probablement venue d'Amérique. Le fléau frappait toutes les classes de la société et les médecins étaient impuissants à le combattre.

La chute de Savonarole

Lorsque le pape comprit qu'il était impossible de ramener Savonarole dans le droit chemin, il le condamna à l'exil, en 1497. Savonarole se défendit avec bec et ongles, clama l'injustice de cet interdit. "Je ne prêche rien d'autre que la vraie doctrine catholique, telle que l'a exposée l'Eglise romaine", écrivait-il à Rome.

A Florence, entre-temps, la roue tournait. Il se forma un puissant parti de bourgeois influents, adversaires de Savonarole pour cette raison surtout que son régime avait de bien pénibles conséquences financières pour les marchands de la cité. Le réformateur fut bientôt en butte à de violentes attaques.

Mais tout n'était pas encore perdu. Savonarole déclara qu'il continuerait à prêcher. Dans son dernier sermon à la cathédrale de Florence, il tonna contre le pape et ses prédécesseurs.

Il s'en prit surtout à Boniface VIII qui avait tenté de corrompre les Dominicains en leur imposant la convoitise des biens terrestres et des honneurs séculiers. Savonarole clamait que

le pouvoir suprême de l'Église reposait entre des mains indignes. "Aujourd'hui, les prélats parlent ouvertement de leurs fils et de leurs filles, des prostituées vont et viennent dans les couloirs du Vatican. On commet le péché au vu de tous".

"Je n'ai pas l'intention", poursuivait-il, "d'abattre la plus haute autorité de l'Église. Au contraire, je veux la rendre plus forte".

Savonarole espérait amener les souverains de l'Occident à exiger la réunion d'un grand concile qui en finirait avec Alexandre VI et ses partisans. Il savait que Maximilien était favorable à ce projet; en outre, il comptait obtenir l'appui de Charles VIII. Savonarole écrivit donc aux deux monarques pour leur exposer ses projets. Mais il ne reçut aucune réponse.

Et le rideau se leva sur le dernier acte de la vie de Savonarole. D'abord un moine franciscain exigea du prieur qu'il se soumît à un jugement de Dieu (l'épreuve du feu), ce que le Franciscain ferait également. Ce jugement dirait si l'interdit jeté sur Savonarole était ou non justifié, si le prêcheur était ou non l'envoyé de Dieu. L'annonce de ce défi se répandit dans la ville comme une traînée de poudre et resta pendant des jours entiers le sujet de toutes les conversations. Savonarole sentit qu'il devait accepter. Toutefois, ce ne serait pas lui qui subirait l'épreuve du feu, mais l'un de ses plus fidèles partisans et collaborateurs. Si son remplaçant ne pouvait supporter l'épreuve, Savonarole promettait de quitter immédiatement la ville.

Au comble de l'impatience, les Florentins attendaient l'extraordinaire spectacle. On construisit un échafaudage de bois, long de quelques centaines de mètres; on y mettrait le feu et les deux adversaires devraient le parcourir une fois dans chaque sens. L'épreuve fut fixée au 7 avril 1498.

Ce jour-là, toute la ville était sur pied. Mais les heures s'écoulaient sans qu'il se passât quelque chose. La foule s'impatiait. On apprit enfin que l'épreuve n'aurait pas lieu. Il était beaucoup trop tard, dit-on, l'obscurité rendait la chose impossible.

Le lendemain matin, le bruit courut que Savonarole s'était retiré sous de vains prétextes. La population fut prise de fureur. Des meneurs adroits entrèrent en scène, échauffèrent les esprits par leurs insinuations, ameutèrent les mécontents jusqu'à ce que la foule mît le feu au couvent Saint-Marc et s'emparât de Savonarole.

Le dictateur déchu fut soumis à une longue torture avant le début de son procès. Il fut "questionné" selon l'une des méthodes les plus efficaces : les mains liées derrière le dos, le prisonnier était hissé au plafond. Même les plus courageux ne résistaient pas à ce traitement. Pour Savonarole aussi, c'en fut trop. Vaincu par la douleur, il se déclara prêt à signer une confession complète. Le jugement put alors être rendu. Savonarole fut condamné à périr sur le bûcher.

La sentence fut exécutée le 23 mai 1498. Une foule immense vint voir Savonarole monter sur le bûcher. Pour abréger ses souffrances, on le pendit avant de livrer son corps aux flammes. Ses cendres furent jetées dans l'Arno. ■

